

# **LE FRANÇAIS DE NOUVELLE-CALÉDONIE, APPROCHE D'UNE SYNCHRONIE DYNAMIQUE (1990-2005)**

**Christine Pauleau**

Université de Paris X-Nanterre

## **Introduction**

Les interventions au sein de ce colloque ont porté essentiellement sur l'Afrique et pour prendre ma place en tant que calédonianiste aux côtés de tous ces africanistes venus rendre hommage à Suzanne Lafage lors de cette journée d'étude, je veux faire revivre, avec émotion et grand plaisir, le temps, le « bon vieux temps » où notre seconde mère nous avait sous son aile, nous, doctorants travaillant sur des terrains aux quatre coins du monde : qui sur l'île Maurice, qui sur le Togo, qui sur le Zaïre, qui sur le Val d'Aoste, qui sur le Québec, qui sur le Nouveau-Brunswick, qui sur la Nouvelle-Calédonie... et j'en passe bien sûr. Et toute cette petite fratrie a été ainsi « chouchoutée » durant des années par Suzanne Lafage, avec cette attention portée à chaque ligne de nos modestes écrits, une attention qui fait l'exception. C'est une chance rare pour moi, pour nous, comme pour tous les étudiants-chercheurs qu'elle a dirigés, d'avoir mené un travail de doctorat sous la bienveillance d'une directrice de recherche aussi consciencieuse, et je veux donc ici lui rendre hommage, et lui témoigner ma profonde reconnaissance.

## **1. Présentation du terrain**

La Nouvelle-Calédonie est un Pays d'Outre Mer (P.O.M.) français de 200 000 à 300 000 habitants (196 836 habitants selon le recensement 1996, site internet ITSEE)<sup>1</sup>, situé dans le Pacifique sud, immédiatement à l'est de l'Australie, c'est-à-dire aux antipodes de l'hexagone. C'est un terrain multilingue, carrefour ethno-socio-linguistique de l'Océanie, où coexistent de nombreuses langues : vingt-huit langues kanak (substrats) ; des langues polynésiennes, indonésiennes, asiatiques, l'anglais australien, le pidgin bichelamar du Vanuatu (adstrats) ; et le

---

<sup>1</sup> L'évaluation approximative de « 200 000 à 300 000 » est le fait des spécialistes locaux. En effet, le dernier recensement, plus récent que celui de 1996, n'a pu être mené à terme pour des raisons idéologiques : la population a boycotté le recensement car le gouvernement actuel français a refusé que soient pris en compte les métissages ethniques dans ce recensement, alors que la population calédonienne est pour une très grande partie métissée, avec très souvent des doubles ou quadruples métissages (métis avec mère et/ou père et/ou grands parents déjà métis) ; cette réalité se voit d'ailleurs très aisément sur les visages de très nombreux Calédoniens, dans tous les lieux publics et privés.

français, qui est la langue officielle. La langue française est aussi dans ce pays l'unique véhiculaire inter-groupes et les communautés en présence sont multiples : Kanaks (44,1 % de la population), Européens (34,1 %), Polynésiens (11,6%)<sup>2</sup>, Indonésiens (2,5%), Asiatiques (Vietnamiens, Chinois) et d'autres (Vanuatais, Antillais, Réunionnais... : 7,7%)...<sup>3</sup>. Ce laboratoire linguistique n'a pas produit un créole suffisamment développé pour servir de véhiculaire. Le créole local, appelé *tayo* ou *créole de Saint-Louis*, n'est parlé (en 1993, Ehrhardt) que par un millier de locuteurs, son usage étant restreint à certaines régions. Aucune des langues substratiques (langues mélanésiennes kanak) n'a pris la fonction de langue véhiculaire non plus, du fait, notamment, de la mosaïque ethnolinguistique caractérisant la société calédonienne. C'est donc le français qui assure cette fonction (comme dans certains pays d'Afrique).

On entend bien que dans de tels contextes sociolinguistiques, le français véhiculaire n'est pas tout à fait identique au français de France : en Nouvelle-Calédonie, même s'il est plus standardisé que dans les pays d'Afrique noire, il s'agit également d'un français « régional », avec une norme endogène (Pauleau 2000).

## **2. En 2005 : la suite de l'inventaire de 1990**

### **2.1. L'inventaire de 1990 : une récolte de données sur un terrain vierge ; un fonds lexical du français calédonien est rassemblé et décrit.**

Notre description publiée en 1995 (enquête menée en 1990-1991) permet, à l'époque, de confirmer l'hypothèse de départ selon laquelle il existe effectivement un français régional calédonien, notamment caractérisé par des formes lexicales différentes de celles qui constituent le lexique de la norme exogène<sup>4</sup>.

Cette description se caractérise par une approche polylectale, considérant donc les multiples usages du vocabulaire, des plus académiques (langue littéraire, vocabulaires spécialisés de la flore et la faune par exemple) aux plus triviaux (registre plaisant, registre vulgaire<sup>5</sup> par exemple, Darot-Pauleau).

Les enquêtes de terrain ont donc été menées selon ce principe polylectal, dans des milieux ethno-linguistiques, socio-professionnels différents, dans diverses tranches d'âge, et le corpus est hétérogène, composé de documents écrits et oraux,

<sup>2</sup> (9% de Wallisiens et Futuniens, 2,6% de Tahitiens).

<sup>3</sup> La composition de la mosaïque ethnique est stable si l'on en croit les résultats des recensements de 1989 (Charroy) et de 1996 (site internet ITSEE).

<sup>4</sup> Notons que cette hypothèse de départ avait été posée par la chercheuse-locutrice-native que je suis, d'après une pré-enquête menée aisément et efficacement grâce à ce paramètre essentiel qu'est le fait d'être native du pays : l'exploitation double, à la fois de la compétence et du sentiment linguistique de la locutrice et de l'appareil métalinguistique et méthodologique établi par la chercheuse a permis de faire avancer sûrement l'observation du terrain, en donnant une forme scientifique à des observations faites dans le quotidien ordinaire, en rendant systématiques l'observation et la description de faits triviaux (Pauleau 1995b).

<sup>5</sup> Le registre vulgaire est caractérisé par sa banalisation en contexte calédonien. Les « gros mots » calédoniens (précisons : certains gros mots) sont pour une grande partie des locuteurs (notamment dans la classe populaire mais pas seulement), d'un usage fréquent et peu choquant en contexte.

représentatifs des différents usages de la langue (ouvrages littéraires, manuels scolaires, presse, bandes dessinées, albums de littérature enfantine, textes de comiques, émissions de radio et de télévision, conversations spontanées, etc.)<sup>6</sup>.

C'est ainsi que l'on arrive à terme à un inventaire des calédonianismes avec un large panel de marques d'usage : *vulg.*, *plaisant*, *pop.*, *fam.*, *t. cour.*, *a. cour.*, *cour.*, *rare*, *vieilli*, *spéc.*, *écrit*, *oral*, *en usage chez les Mélanésien/Européens/Polynésien*, etc. L'ensemble des formes lexicales ainsi répertoriées constitue le fonds lexical du français calédonien.

## 2.2. La suite de l'inventaire en 2005

Une question est à l'origine de l'enquête que je mène actuellement en 2005 : qu'est-ce qui a changé dans le lexique répertorié il y a 15 ans ? En effet, la question de l'évolution des français en francophonie se pose naturellement comme pour toute langue ou variété de langue. En 2005, par le biais de l'enquête, je présente donc aux informateurs les formes lexicales répertoriées en 1990 (mais pas toutes, voir en 2.2.1.) et je les interroge en ces termes : « actuellement emploie-t-on encore les mots suivants ? ». Pour chaque mot les informateurs ont à choisir entre : « non je ne connais pas ce mot », « non je connais ce mot mais il ne se dit plus », « oui, ce mot se dit couramment », « oui, mais ce mot ne se dit pas couramment », « oui, mais ce mot se dit surtout chez les plus âgés, pas chez les jeunes », etc.

### 2.2.1. Extraction du fonds lexical usuel

Le questionnaire évoqué supra est composé de 113 formes lexicales à propos desquelles j'interroge mes informateurs, ces formes sont extraites de mon inventaire de 1990 selon les critères de sélection suivants :

Sont retenues les unités les plus courantes (uniquement les entrées de l'inventaire 1990 dont la marque d'usage est *t. cour.* ou *cour.*). Sont laissées de côté les entrées relevant du basilecte (formes marquées *pop.*, par exemple : *décalquer quelqu'un* pour « frapper quelqu'un », ou encore : *entamer* pour « aller très vite, en voiture notamment ». Excluant les formes basilectales, on se situe donc dans une zone mésolectale courante, commune à l'ensemble des locuteurs.

Les entrées référant aux *realia* sont également écartées (champ de la flore et de la faune *arbre à pain*, *poisson pierre*... ; administration locale *haus-sariat*... ; cultures et traditions kanak ou océanienne *chefferie*, *case commune*, *faire la coutume*...).

Pour cette nouvelle enquête par questionnaires, je voudrais en effet viser pour l'instant<sup>7</sup> une langue commune à une majorité de locuteurs (le lexique courant) d'une part. D'autre part, je voudrais étudier par le biais des questionnaires :

a) Non pas un lexique dont la forme est déterminée par les *realia* (référents propres au contexte local) ;

<sup>6</sup> Dans le même esprit notre corpus de référence est constitué d'un ensemble d'usuels, reflets de la diversité du français hexagonal : *Le Petit Robert*, *le Grand Robert*, mais aussi le *Dictionnaire du français non conventionnel* (Cellard et alii, 1990), le *Dictionnaire du français parlé* (Bernet et alii, 1989), etc.

<sup>7</sup> L'enquête ne fait que commencer actuellement et évoluera par la suite.

b) Mais plutôt un lexique constitué de mots dont la fonction est de nommer des réalités, activités, comportements humains généraux, et non spécifiques des activités ou des réalités calédoniennes : « se faire réprimander » *prendre une douille*, « faire le malin » *feinter*, « habiter » *rester (tu restes où ?)*, « se dépêcher » *mettre la boulette*.

Dans le premier cas, en a), le lexique suit un chemin qui va du standard au non standard directement : référent différent (*realia*) > signifiant différent. Dans le deuxième cas, en b), le lexique suit un chemin plus complexe car on a : un référent commun<sup>8</sup> avec un signifiant différent, souvent parce que le signifié est, lui aussi, différent, la conceptualisation s'opérant différemment.

En effet, précisément, les référents tels que « habiter », « se dépêcher » etc., s'ils sont communs aux activités humaines des Calédoniens et des Français de France, sont référés en Nouvelle-Calédonie de manière spécifique, parce que des conditions extra-linguistiques spécifiques déterminent la production du sens. C'est ce point de vue socio-sémantique qui nous intéresse ici.

À titre d'illustration, je donne en annexe un extrait de la liste des unités lexicales sur lesquelles se fonde le questionnaire.

### 2.2.2. Les premiers résultats de l'enquête

Les 113 unités lexicales ont donc été envoyées sous forme de questionnaire à une cinquantaine de locuteurs pour l'instant et les résultats sont déjà très parlants, permettant ainsi de poser une hypothèse (attendant d'être confirmée par d'autres enquêtes, avec un plus grand nombre d'informateurs). Ces résultats sont les suivants :

La majorité des termes n'ont pas bougé, ils sont toujours apparemment connus et employés de manière courante (la colonne « oui je connais ce mot, je l'entends couramment » est celle qui a été la plus cochée) : il semble que nous soyons donc bien devant un **état de langue, relativement stable** (sur cette période de 15 ans entre 1990 et 2005). Cette synchronie est néanmoins **dynamique**, quelques lexies sont en train de sortir de l'usage et quelques autres sont en train d'y entrer :

Il y a en effet nettement, sur la centaine de mots proposés aux informateurs dix ou quinze mots (toujours les mêmes d'un locuteur à l'autre) qui ne sont plus reconnus par les jeunes locuteurs, donc des mots « sortants » : par exemple, l'expression plaisante à *fond loulou dans la caillasse* qui signifie « très vite, à fond » (expression motivée par l'existence, autrefois plus qu'aujourd'hui, de routes de brousse, *pistes* recouvertes de caillasse) ; *aïta péa péa* « ne t'en fais pas », emprunt direct au tahitien par une publicité des années 80 pour une compagnie aérienne qui disait : *aïta péa péa, UTA va où vous rêvez d'aller* ; ou encore un *mas* [mas] « un Indonésien », emprunt à une langue indonésienne : il semblerait que plusieurs des termes ethnonymiques aient un usage en cours de changement (la société calédonienne est en mutation) (Pauleau 1997)...

---

<sup>8</sup> (mais est-il en outre véritablement commun ? « se dépêcher » correspond-il au même champ référentiel en Nouvelle-Calédonie et en France ?) (Pauleau 1998).

À l'inverse il y a aussi des lexies qui sont mentionnés par les locuteurs comme manquant à la liste<sup>9</sup> et dont les locuteurs disent qu'elles sont employées plutôt par les jeunes, mais je précise que ces formes sont très peu nombreuses : par exemple, *c'est choc* « c'est super », *il est choc ton pantalon*, ou encore *ben c'est ça* [bE\$zeza] ou *ben c'est ça aussi* [bE\$zezaози] remplaçant un *oui* d'acquiescement fort (et/ou de connivence), forme figée extrêmement fréquente, beaucoup plus que ne l'est en français hexagonal l'adverbe standard sémantiquement proche *exactement*<sup>10</sup>.

Pour terminer sur ce point de l'évolution du français calédonien, on peut dire que, même si j'en suis au tout début de la récolte, les premiers dépouillements permettent déjà véritablement de voir se dessiner la synchronie dynamique, et permettent d'en poser tout au moins l'hypothèse ferme. Celle-ci reste à confirmer par d'autres enquêtes, notamment en observation directe, les questionnaires élaborés pour l'instant exploitant seulement le sentiment linguistique des locuteurs sur l'usage des mots dans la communauté.

## Conclusion

Un commentaire à propos des résultats de l'enquête : la corrélation *dynamique linguistique / dynamique sociolinguistique*.

Le fait qu'il y ait davantage de mots sortants que de mots entrants dans la dynamique linguistique actuelle peut être commenté : en effet la synchronie dynamique du français calédonien contemporain qui se dessine au travers de mon enquête semble se caractériser entre autres choses par une diminution de la créativité lexicale dans cette région. Même s'il faut rester prudent et attendre confirmation par d'autres enquêtes, on peut y voir tout de même un lien avec la dynamique sociolinguistique :

En effet, depuis 1998 et les accords de Nouméa, la situation et les perspectives politiques ont changé en Nouvelle-Calédonie puisque ces accords repoussent les référendums concernant l'indépendance aux années 2020, avec transferts de compétences et souveraineté partagée avec la métropole pendant cette période d'émancipation. Une des conséquences sociolinguistiques de cet état de fait est que dans ces conditions, la population s'accroît de nombreux migrants venus de France. Cela entraîne des changements sociolinguistiques : l'exposition des locuteurs calédoniens au français hexagonal est plus importante, et la norme endogène tend à se rapprocher de la norme exogène importée par les migrants métropolitains (mais notons que cela est aussi l'effet des médias hexagonaux audiovisuels, de plus en plus présents dans les foyers grâce aux nouvelles technologies).

<sup>9</sup> La dernière rubrique du questionnaire demande aux locuteurs de mentionner les termes qu'ils entendent actuellement couramment mais qui manquent à la liste proposée.

<sup>10</sup> Ou encore en français hexagonal *tout à fait*, ou encore l'adverbe du français hexagonal cultivé *absolument*. Notons que chez certains locuteurs calédoniens (et dans certaines situations discursives) la forme [bE\$zeza] remplace quasi systématiquement le *oui* (on pourrait ajouter : tout comme chez certains locuteurs de l'hexagone les adverbes tels que *tout à fait* peuvent se banaliser).

Il semble qu'en Afrique francophone la tendance soit inverse : les français d'Afrique tendent à se constituer en normes endogènes, normes de plus en plus éloignées de la norme exogène du français standard de France<sup>11</sup> et le contraste est frappant ici entre deux dynamiques sociolinguistiques inverses produisant deux dynamiques linguistiques qui s'opposent.

---

<sup>11</sup> Les contextes politiques africains sont bien sûr totalement différents du contexte calédonien et il est intéressant de voir que ce contraste se retrouve dans la dynamique sociolinguistique : alors qu'en Afrique les indépendances remontent aux années 60-70, la Nouvelle-Calédonie est un pays où est expérimentée une nouvelle forme de décolonisation, plus progressive (voir les accords de Nouméa) et le rapport à la norme exogène (rapport plus étroit qu'en Afrique noire francophone) est à relier à cette situation.

**Annexe :****Extrait de la liste de mots présentés aux informateurs dans l'un des questionnaires de l'enquête 2005**

Un Cacane (= un Indonésien)
Ça de wizz ! (exprime la surprise)
Caillasser (= jeter des pierres)
Le Caillou (= la Calédonie)
Un Canon (= un coup de poing)
Un Car-port (= un garage)
<i>C'est bon si</i> (= il faut que) : <i>C'est bon si t'arrêtes</i> (= il faut que tu arrêtes) Ou : <i>c'est bon t'arrêtes</i>
Faire du cinq-cinq (= faire du profit)
Claquer un coup de (= faire qqchose) : <i>claquer un coup de pêche</i>
Les Claquettes (= les tongues)
Etre Colère (= être en colère)
Tu Connais ! (= tu sais !)
Un Coup de (= du/de la) : <i>Mettre un coup de soyo</i> <i>Boire un coup de café</i> <i>Un coup d'ouest</i>
Un Coup de botte (= un coup de pied)
Hé ! Cousin ! (pour s'adresser à qq'un)
Un Creek (= un ruisseau)
Crier (= réprimander) <i>il m'a crié</i>
Crocher un poisson (= pêcher)
Débrousser (= nettoyer un terrain)

**Bibliographie**

- CHAROY X. et alii, 1989, *Images de la population de Nouvelle-Calédonie. Principaux résultats du recensement de 1989*, Paris, INSEE, Nouméa, ITSEE.
- EHRHARDT S., *Le tayo, un créole à base lexicale française en Nouvelle-Calédonie*, Hamburg, Ed. Buske, 1993.
- DAROT M., PAULEAU C., 1992, « Tabou et français calédonien », *Langage et Société* 62.
- PAULEAU C., 1995a, *Le français de Nouvelle-Calédonie, contribution à un inventaire des particularités lexicales*, Paris, Edicef-Aupelf.
- PAULEAU C., 1995b, « L'analyse différentielle menée par un chercheur-locuteur », *La Linguistique*, 31/1.
- PAULEAU C., 1997, « Calédonien et Caldoche », *Mots / Les langages du politique* 53.
- PAULEAU C., 1998, « Parler le français de Nouvelle-Calédonie, être Calédonien », *Le français en Afrique* 12.
- PAULEAU C., 2000, « Le français en Océanie », in, Antoine G., Cerquiglini B, *Histoire de la langue française 1945-2000*, Paris, CNRS éditions.
- « La Nouvelle Calédonie en chiffres » (Recensement 1996), dans Site internet ITSEE.